

on peut donner la direction à l'aiguille. Ce passage important démontre clairement qu'on connaissait déjà en Chine l'aiguille aimantée au deuxième siècle de notre ère. Mais cet usage est moins ancien que celui d'employer l'aimant et le fer aimanté à faire des chars magnétiques, sur lesquels était placée une petite figure d'homme qui d'une main montrait le sud. On sait que chez les Chinois, le pôle antarctique est le but principal de la direction de l'aimant, aussi la boussole est-elle appelée *indicateur du sud*. Chez eux encore, le sud est le côté du monde le plus révéré et se nomme *l'antérieur*, par opposition au nord qu'ils appellent *côté postérieur*. Le trône de l'empereur est toujours tourné vers le sud, il en est de même de la façade principale de tous les édifices. La figure sculptée en bois qui se trouvait sur le char magnétique représentait un génie portant un habit de plumes; de quelque manière que le char se tournât ou se retournât, la main du génie montrait toujours le sud. Quand l'empereur sortait en cérémonie dans son carrosse, ce char ouvrait toujours la marche et servait à indiquer les quatre points cardinaux. Les chars magnétiques furent connus au Japon vers le milieu du septième siècle.

Longtemps avant et sous la dynastie des Tsin, de 265 à 419 de notre ère, un dictionnaire chinois dit qu'il y avait déjà des navires qui se dirigeaient au sud par l'aimant. Quoique plus tard, les annales de l'empire nous aient conservé le détail de la route que prenaient dans les septième et huitième siècles les vaisseaux qui partaient de Canton pour aller à Ceylan, à la côte de Malabar, aux embouchures de l'Indus, et ensuite à Siraf et à l'Euphrate, et qu'il est probable que pour ces longs voyages ils se soient servis de l'aiguille aimantée, cependant la description la plus ancienne d'une boussole dans les livres chinois ne date que de l'époque comprise entre 1111 et 1117 de J.-C. Au treizième siècle, l'usage en est indubitable dans la marine chinoise, et les directions de la navigation sont toujours indiquées par les rhumbs de l'aiguille. Indifféremment on employait soit les boussoles à l'eau où l'aiguille, soutenue par deux petits roseaux, nageait dans un vase plein d'eau, soit les boussoles sans eau où l'aiguille reposait sur un pivot. Cette dernière forme est maintenant généralement adoptée.

Mais que savait-on en Europe sur cette précieuse découverte? En remontant dans la nuit du moyen âge, on trouve dans une pièce satyrique de Guyot de Provins, intitulée *la Bible*, les premières notions sur la boussole. C'était en 1190; peu après, de nombreux auteurs donnent les mêmes détails et font présumer que les croisés avaient rapporté en Europe la connaissance de cet instrument nautique. Un manuscrit arabe de la bibliothèque du roi ayant pour titre, *Trésor des marchands pour la connaissance des pierres*, confirme cette opinion. En 1242, Baïlak natif du Kibdyk, parle de la boussole aquatique, non pas comme d'une chose nouvellement inventée ou reçue, mais comme d'un appareil généralement connu des navigateurs de la mer de Syrie. "Au nombre des propriétés des l'aimant, dit-il, il est à remarquer que les capitaines qui naviguent dans la mer de Syrie lorsque l'obscurité de la nuit les empêche d'apercevoir aucune étoile pour se diriger selon la détermination des quatre points cardinaux, emploient un vase rempli d'eau qu'ils mettent dans l'intérieur du navire; puis ils prennent une aiguille qu'ils enfoncent dans une cheville de bois ou dans un chalumeau, de telle sorte qu'elle forme comme une croix. Ils la jettent dans l'eau du vase et elle y surnage. Ensuite, ils prennent une pierre d'aimant à peu près assez grande pour remplir la paume de la main. Ils s'approchent de la superficie de l'eau, impriment à leurs mains un mouvement de rotation vers la droite, en sorte que l'aiguille tourne sur la surface de l'eau. Enfin, ils retirent leurs mains subitement et à l'improviste, et l'aiguille par ses deux pointes fait face au sud et au nord. Je les ai vus de mes yeux faire cela durant notre voyage par mer, de Syrie à Alexandrie, en l'année 640 de l'hégire (1242 de J.-C.)."

De toutes ces données historiques, il résulte que la boussole aquatique était usitée en Chine au moins 80 ans avant la satire de Guyot de Provins, et qu'en 1242, elle était en usage aussi bien chez les Arabes que chez les Européens; car Baïlak la rencontra à cette époque chez les pilotes de la Syrie, et Brunetto Latini la vit chez le moine Baron avant 1260, pendant son voyage en Angleterre. Ainsi cette découverte merveilleuse, communiquée directement aux Arabes par les Chinois, fut transmise aux Francs par les Arabes durant les premières croisades.

Se mettre en rang d'Oignon.—Artus de La Fontaine, baron d'Oignon et seigneur de Vaumoise, était grand-maître des cérémonies sous Henri II, François Ier., Charles IX, et Henri III. Lorsqu'il présidait aux fêtes publiques, il répétait si souvent le cri : *Serrez les rangs!* qu'il se fit remarquer par ce tic. En rapprochant la possession de sa baronnie d'Oignon avec l'idée des oignons qu'on serre les uns contre les autres, on forma le proverbe : *Se mettre en rang d'Oignon.*

BULLETIN.

Rapport du R. P. Durocher au R. P. Guigues, Supérieur de la Congrégation des Oblats, sur la mission des Chantiers.—Diocèse de New-York.—Don de son Excellence.

"Monseigneur de Montréal au zèle de qui rien n'échappe gémissait depuis longtemps et songeait aux moyens de leur procurer les secours de la religion. Mais le nombre des prêtres, déjà si petit pour répondre aux besoins les plus pressants, les besoins d'ailleurs si pénibles, mais par-dessus tout le man-

que de moyens pour entreprendre encore une mission si dispendieuse; tout cela mettait des entraves à une œuvre si nécessaire. Mais aujourd'hui que par son association de revenus avec la Propagation de la Foi de Lyon, le diocèse de Montréal a vu croître ses moyens, son digne évêque a pu entreprendre et soutenir cette mission, sans nuire aux missions des Sauvages et des Townships.

Les choses en étaient là, lorsque vers le milieu de janvier 1845 vous nous annonçâtes que la mission des chantiers nous était échue en partage. Cette nouvelle, nous pouvons le dire, fut pour le P. Brunet et pour moi une heureuse nouvelle; quoique nous eussions bien quelques renseignements sur les peines de cette mission, nous étions remplis d'espérances que le Seigneur avait déjà jeté des yeux de miséricorde sur ces pauvres jeunes gens et que la Ste. Vierge, à qui nous étions voués, n'abandonnerait point ses enfans et les pauvres pécheurs dont elle est le refuge. Nous savions d'ailleurs que pendant que nous serions dans l'arène, l'immense association de l'Archiconfrérie élèverait ses mains vers le ciel et attirerait la protection de Marie sur notre œuvre. Nous nous acheminâmes donc vers Bytown afin de prendre nos renseignements et voir les bourgeois de qui dépendent les hommes de chantiers et de qui nous allions en quelque sorte dépendre nous-mêmes. La plus grande partie des protestants, nous reçurent bien, nous donnèrent passage libre dans leurs chantiers et nous mirent à l'aise pour voir les hommes même un peu pendant le jour. Munis de ces secours humains, mais appuyés sur le secours de la Providence, nous nous jetâmes sur notre voiture, et nous nous enfonçâmes dans les bois, ne sachant où nous allions. La neige couvrait partout la terre et les glaces de trois à quatre pieds, le froid était piquant. Notre *Driver*, homme raisonnable et d'expérience était notre appui visible, c'était d'ailleurs un bon réjouit qui mérita d'être appelé *Sans chagrin*. Rien de plus poétique que notre voiture. Figurez-vous un grand coffre sur des lisses de huit pieds de long, de trois pieds de large, surmonté de trois hommes avec des effets de toute espèce, enveloppés dans des peaux de bœuf, cheminant sur la neige à travers les bois, les montagnes et les ravines, traînés par un seul cheval, qui sans contredit était le plus à plaindre. Cependant, quelle monotonie! toujours le même spectacle devant nos yeux! de grands pins et si près qu'à peine nous laissaient-ils voir la calotte des cieux, quelquefois cependant la Rivière Gatineau que nous cotoyions, présentait à notre admiration ses rapides affreux hérissés de glaçons. Après avoir fait ainsi à peu près vingt lieues, nous n'étions pas au bout de notre course, car nous avions à passer encore cinq semaines sans changer d'élément, mais nous étions au bout du jour, il fallait songer à passer la nuit. Nous nous dirigeâmes vers une maison qui nous parut assez confortable. Nous y trouvâmes des braves Irlandais catholiques qui nous reçurent à bras ouverts. Mais il fallut parler anglais ce qui n'est pas facile, lorsqu'on le parle pour la première fois; mais avec le courage que nous avions il nous semblait pouvoir y parvenir. Le P. Brunet surtout s'y jeta à corps perdu. Rien ne plus curieux que de le voir au prisé avec une vicille Irlandaise qui était devenue sa pédagogue, il vous tordait ce langage en tout sens. La veillée s'était ainsi écoulée assez gaiement: mais le sommeil nous avertissait de songer aussi à lui. Nous étions une vingtaine; plusieurs autres voyageurs étaient aussi venus là chercher un abri. Point de lit, point de poêle, seulement un grand feu dans la cheminée ce qui était bien insuffisant pour réchauffer une maison d'une trentaine de pieds de longueur. Il s'agissait donc de n'être pas trop loin du feu, et pour cela, il fallait ne pas attendre à se placer les derniers. Je fis étendre nos peaux et couvertures, et là *in conspectu omnium*, je m'étendis de mon mieux. Mon compagnon frappé d'un spectacle si nouveau pour lui, hésitait à en faire autant. Mais enfin, ayant chassé ses scrupules, il se résolut à en faire autant. Bien entendu qu'il trouvait le matelas un peu dur et les plumes un peu rares. Il ne put dormir de toute la nuit. Pour moi profitant de mon expérience, je crus qu'il valait mieux dormir. Le lendemain nous célébrâmes la sainte messe que tous ces braves gens entendirent avec une grande piété, ce qui rendit moins triste la pauvreté du lieu où nous célébrions. Mais le plus embarrassant était de trouver à déjeuner. C'était vendredi: nous ne pûmes trouver aucune nourriture maigre. Alors comptant de trouver quelques chose plus loin nous nous mîmes en route, mais nos recherches furent inutiles. Il fallut pour cette journée se contenter d'un peu de fromage et de pain. Après informations, nous pûmes nous convaincre de l'impossibilité d'observer l'abstinence. Nous fîmes donc notre sacrifice, et nous résolûmes de mortifier la mortification. En